

Jean-Henri Fabre

*Souvenirs
entomologiques :
études sur l'instinct
et les moeurs
des insectes*



Jean-Henri Fabre

Souvenirs entomologiques : études sur l'instinct et les moeurs des insectes



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066326630

TABLE DES MATIÈRES

<u>I</u>
<u>II</u>
<u>III</u>
<u>IV</u>
<u>V</u>
<u>VI</u>
<u>VII</u>
<u>VIII</u>
<u>IX</u>
<u>X</u>
<u>XI</u>
<u>XII</u>
<u>XIII</u>
<u>XIV</u>
<u>XV</u>
<u>XVI</u>
<u>XVI</u>
<u>XVIII</u>
<u>XIX</u>
<u>XX</u>
<u>XXI</u>
<u>XXII</u>
<u>XXIII</u>
<u>XXIV</u>
<u>XXV</u>

I

Table des matières

LE SISYPHE. — L'INSTINCT DE LA PATERNITÉ

Les devoirs de la paternité ne sont guère imposés qu'aux animaux supérieurs. L'oiseau y excelle; le vêtu de poils s'en acquitte honorablement. Plus bas, indifférence générale du père à l'égard de la famille. Bien peu d'insectes font exception à cette règle. Si tous sont d'une ardeur frénétique à procréer, presque tous aussi, la passion d'un instant satisfaite, rompent sur-le-champ les relations de ménage et se retirent, insoucieux de la nitée qui se tirera d'affaire comme elle pourra.

Cette froideur paternelle, odieuse dans les rangs élevés de l'animalité où la faiblesse des jeunes demande assistance prolongée, a ici pour excuse la robusticité du nouveau-né, qui, sans aide, sait cueillir ses bouchées, pourvu qu'il se trouve en lieu propice. Lorsqu'il suffit à la Piéride, pour la prospérité de sa race, de déposer ses œufs sur les feuilles d'un chou, à quoi bon la sollicitude d'un père? L'instinct botanique de la mère n'a pas besoin d'aide. A l'époque de la ponte, l'autre serait un importun. Qu'il s'en aille coqueter ailleurs; il troublerait la grave affaire.

La plupart des insectes pratiquent pareille éducation sommaire. Ils n'ont qu'à faire choix du réfectoire où s'établira la famille, aussitôt éclos, ou bien de

l'emplacement qui permettra aux jeunes de trouver d'eux-mêmes les vivres à leur convenance. Nul besoin du père en ces divers cas. Après la noce, le désœuvré, désormais inutile, traîne donc quelques jours encore vie languissante et périt enfin sans avoir donné le moindre secours à l'installation des siens.

Les choses ne se passent pas toujours avec cette rudesse. Il est des tribus qui assurent une dot à leur famille, qui lui préparent d'avance le vivre et le couvert. L'hyménoptère, notamment, est maître dans l'industrie des celliers, des jarres, des outres où s'amasse la pâtée de miel destinée aux jeunes; il connaît à la perfection l'art des terriers où s'empile la venaison, nourriture des vermisseaux.

Or à cette œuvre énorme, tout à la fois de construction et d'approvisionnement, à ce labeur où se dépense la vie entière, la mère seule travaille, excédée de besogne, exténuée. Le père, grisé de soleil aux abords du chantier, regarde faire la vaillante, et se tient quitte de toute corvée lorsqu'il a quelque peu lutiné les voisines.

Que ne lui vient-il en aide? Ce serait le cas ou jamais. Que ne prend-il exemple sur le ménage des hirondelles, apportant l'une et l'autre sa paille, sa motte de mortier à l'édifice, son moucheron à la couvée? Il n'en fera rien, alléguant peut-être pour excuse sa faiblesse relative. Mauvaise raison: découper une rondelle de feuille, ratisser du coton sur une plante veloutée, cueillir une parcelle de ciment aux lieux fangeux, ce n'est pas là travail au-dessus de ses forces. Il pourrait très bien collaborer, au moins comme manœuvre, bon à cueillir ce que la mère, mieux

entendue, mettrait en place. Le véritable motif de son inaction, c'est l'ineptie.

Chose étrange: l'hyménoptère, le mieux doué des insectes industriels, ne connaît pas le travail paternel. Lui, en qui les exigences des jeunes sembleraient devoir développer de hautes aptitudes, il reste aussi borné qu'un papillon, dont la famille coûte si peu à établir. Le don de l'instinct échappe à nos prévisions les mieux fondées.

Il nous échappe si bien, qu'à notre extrême surprise se trouve, chez le manipulateur de fiente, la noble prérogative dont le mellifère est privé. Divers bousiers pratiquent les allègements du ménage et connaissent la puissance du travail à deux. Rappelons-nous le couple Géotrupe préparant de concert le patrimoine de la larve; remettons-nous en mémoire le père qui prête à sa compagne le concours de sa robuste presse dans la fabrication des boudins comprimés. Mœurs familiales superbes, bien étonnantes au milieu de l'isolement général.

A cet exemple, unique jusqu'ici, des recherches continuées dans cette voie me permettent aujourd'hui d'en adjoindre trois autres, d'intérêt non moindre; et tous les trois nous sont encore fournis par la corporation des bousiers. Je vais les exposer, mais en abrégeant, car bien des points répéteraient l'histoire du Scarabée sacré, du Copris espagnol et des autres.

Le premier nous vient du Sisyphé (*Sisyphus Schœfferi* Lin.), le plus petit et le plus zélé de nos rouleurs de pilules. Nul ne l'égale en vive prestesse, gauches culbutes et soudaines dégringolades sur des voies impossibles où son entêtement le ramène toujours. En souvenir de cette

gymnastique effrénée, Latreille a donné à l'insecte le nom de Sisyphus, célébrité des antiques enfers. Le malheureux terriblement peiné, ahane pour hisser au sommet d'une montagne un rocher énorme qui chaque fois lui échappe au moment d'atteindre la cime et revient au bas de la pente. Recommence, pauvre Sisyphus, recommence encore, recommence toujours: ton supplice ne se terminera que lorsque le bloc sera là-haut, solidement assis.

Sisyphus Schœfferi, grossi 2 fois environ.



Ce mythe me plaît. C'est un peu l'histoire de beaucoup d'entre nous, non odieux scélérats, dignes d'éternels tourments, mais gens de bien, laborieux, utiles au prochain. Un seul crime leur est à expier: la pauvreté. Un demi-siècle et plus, pour mon compte, j'ai laissé des lambeaux saignants aux angles de l'âpre montée; j'ai sué toutes mes moelles, tari mes veines, dépensé sans compter mes réserves d'énergie pour hisser là-haut, en lieu sûr, mon écrasant fardeau, le pain de chaque jour; et la miche à peine équilibrée, la voilà qui glisse, se précipite, s'abîme. Recommence, pauvre Sisyphus, recommence, jusqu'à ce que le bloc, retombant une dernière fois, te fracasse la tête et te délivre enfin.

Le Sisyphe des naturalistes ignore ces amertumes. Allègre, insoucieux des rampes escarpées, il trimbale son bloc, tantôt pain à lui, tantôt pain de ses fils. Il est très rare ici; je ne serais jamais parvenu à me procurer le nombre de sujets convenable à mes desseins, sans un auxiliaire qu'il est opportun de présenter au lecteur, car il interviendra plus d'une fois dans ces récits.

C'est mon fils, petit Paul, garçonnet de sept ans. Assidu compagnon de mes chasses, il connaît comme pas un de son âge les secrets de la Cigale, du Criquet, du Grillon et surtout du Bousier, sa grande joie. A vingt pas de distance, son clair regard distingue, des amas fortuits, le vrai monceau des terriers; son oreille fine entend la subtile stridulation de la Sauterelle qui pour moi est silence. Il me prête sa vue, il me prête son ouïe; en échange, je lui livre l'idée, qu'il accueille attentif, en levant vers moi ses grands yeux bleus interrogateurs.

Oh! l'adorable chose que la première floraison intellectuelle; le bel âge que celui où la candide curiosité s'éveille, s'informant de tout! Donc petit Paul a sa volière où le Scarabée lui confectionne des poires; son jardinet, grand comme un mouchoir, où germent des haricots, déterrés souvent pour voir si la radicule s'allonge; sa plantation forestière où se dressent quatre chênes hauts d'un pan, munis encore sur le côté du gland nourricier à double mamelle. Cela fait diversion à l'aride grammaire, qui n'en marche pas plus mal.

Que de belles et bonnes choses l'histoire naturelle pourrait loger dans les têtes enfantines, si la science daignait se faire aimable avec les petits; si nos casernes

universitaires s'avisèrent d'adjoindre à l'étude morte des livres l'étude vivante des champs; si le lacet des programmes, chers aux bureaucrates, n'étranglait toute initiative de bonne volonté ! Petit Paul, mon ami, étudions autant que possible à la campagne, parmi les romarins et les arbousiers. Nous y gagnerons vigueur du corps et vigueur de l'esprit; nous y trouverons le beau et le vrai mieux que dans les bouquins.

Aujourd'hui le tableau noir chôme; c'est fête. On s'est levé matin en vue de l'expédition projetée, si matin qu'il te faut partir à jeun. Sois tranquille: l'appétit venu, on fera halte à l'ombre, et tu trouveras dans mon sac le viatique habituel, pomme et morceau de pain. Le mois de mai s'approche; le Sisyphe doit avoir paru. Il s'agit maintenant d'explorer, aux pieds de la montagne, les maigres pelouses où les troupeaux ont passé ; nous aurons à casser entre les doigts, une à une, les brioches du mouton cuites par le soleil et conservant encore un noyau de mie sous leur croûte. Nous y trouverons le Sisyphe, blotti et attendant là aubaine plus fraîche que fournira le pacage du soir.

Endoctriné sur ce secret que m'avaient révélé les trouvailles fortuites d'antan, petit Paul passe aussitôt maître dans l'art d'énucléer le crottin. Il y met tant de zèle, tant de flair des bons morceaux, qu'en un petit nombre de séances je suis approvisionné au delà de mes ambitions. Me voici possesseur de six couples de Sisyphes, richesse inouïe, sur laquelle j'étais bien loin de compter.

Leur éducation n'exige pas la volière. La cloche en toile métallique suffit, avec lit de sable et vivres de leur goût. Ils sont si petits, à peine un noyau de cerise! Curieux de forme

malgré tout. Corps trapu, atténuant son arrière en ogive; pattes très longues, imitant, étalées, celles de l'araignée: les postérieures démesurées et courbes, excellentes pour enlacer, enserrer la pilule.

La pariade se fait vers le commencement de mai, à la surface du sol, parmi les reliefs du gâteau dont on vient de festoyer. Bientôt vient le moment d'établir la famille. D'un zèle égal, les deux conjoints prennent part à la fois au pétrissage, au charroi, à l'enfournement du pain des fils. Avec le couperet des pattes antérieures, un lopin de grosseur convenable est taillé dans le bloc mis à leur disposition. Père et mère, de concert, manipulent le morceau, le tapent à petits coups, le compriment, le façonnent en une bille du volume d'un gros pois.

Ainsi que cela se passe dans les ateliers du Scarabée, la configuration exactement ronde est obtenue sans l'intervention mécanique du roulis. Avant de changer de place, avant même d'être ébranlé sur son point d'appui, le lopin est modelé en sphère. Encore un géomètre versé dans la forme la mieux appropriée à la longue durée des conserves alimentaires.

La boule est bientôt prête. Il faut maintenant lui faire acquérir, par un véhément roulage, la croûte qui protégera la mie d'une évaporation trop prompte. La mère, reconnaissable à sa taille un peu plus forte, s'attelle à la place d'honneur, en avant. Les longues pattes postérieures sur le sol, les antérieures sur la bille, elle tire à elle en reculant. Le père pousse à l'arrière dans une position inverse, la tête en bas. C'est exactement la méthode du Scarabée, travaillant à deux, mais dans un autre but.

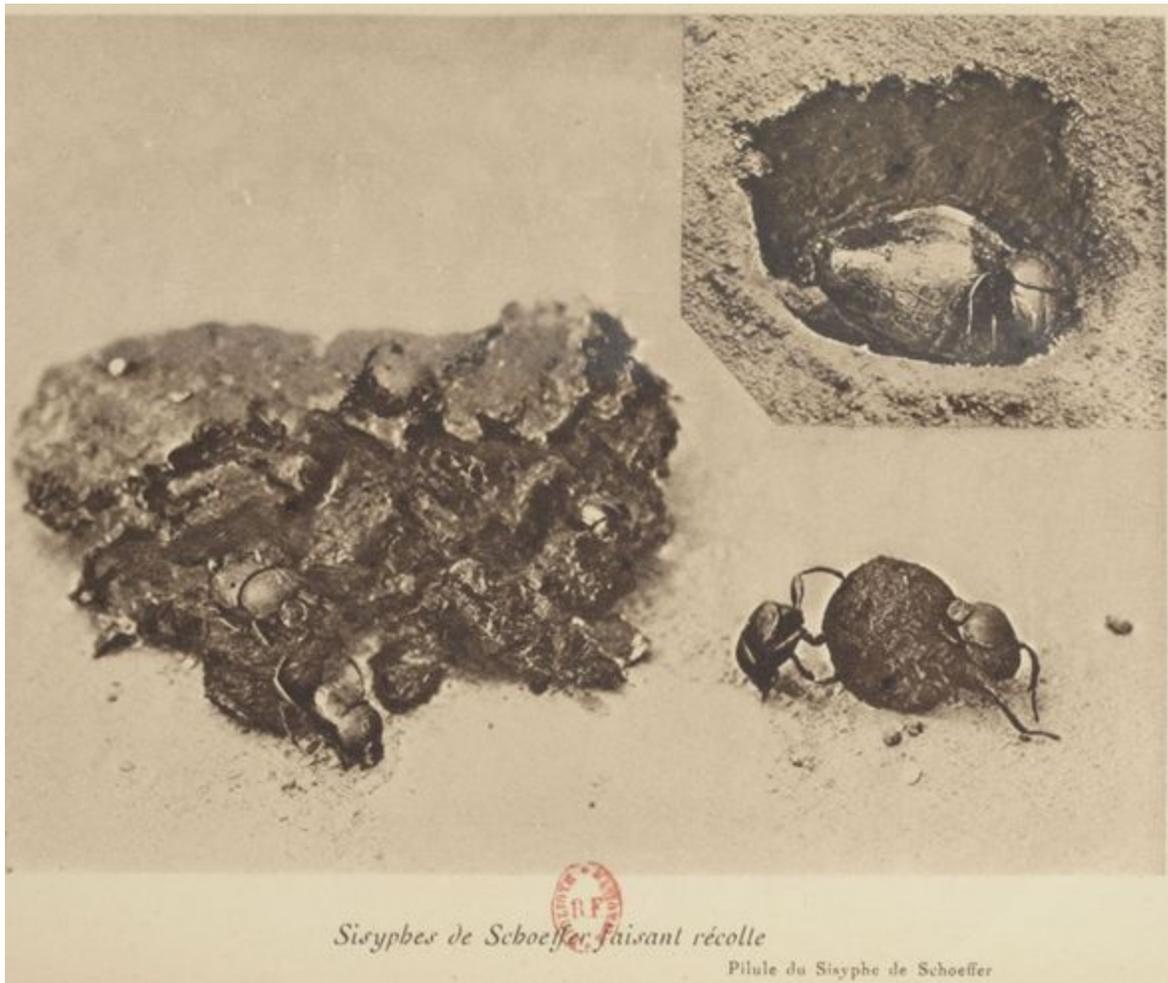
L'attelage du Sisyphe véhicule la dot d'une larve; celui du grand pilulaire fait charroi pour un gueuleton que consommeront sous terre les deux associés de rencontre.

Voilà le couple parti, sans but déterminé, à travers les accidents quelconques du terrain, impossibles à éviter dans cette marche à reculons. Du reste, ces obstacles seraient-ils aperçus que le Sisyphe ne chercherait pas à les contourner, témoin son opiniâtreté à vouloir gravir le treillage de la cloche.

Entreprise rude, impraticable. S'agrippant des pattes postérieures aux mailles de la toile métallique, la mère tire à elle, entraîne le faix; puis elle enlace le globe, le tient suspendu. Le père, manquant d'appui, se cramponne à la pilule, s'y incruste pour ainsi dire, ajoute son poids à celui de la masse et laisse faire. L'effort est trop grand pour durer. La bille et l'incrusted, bloc unique, tombent. D'en haut, la mère regarde un instant, surprise, et tout aussitôt se laisse choir pour reprendre la pilule et recommencer l'essai de l'impossible escalade. Après chutes et rechutes, l'ascension est abandonnée.

Le charroi en plaine ne se fait pas non plus sans encombre. A tout instant, sur le monticule d'un gravier, la charge verse, et l'attelage culbute, gigote, le ventre en l'air. Ce n'est rien, moins que rien. On se relève, on se remet en posture, toujours allègre. Ces dégringolades qui projettent si souvent le Sisyphe sur l'échiné ne donnent pas souci; on dirait même qu'elles sont recherchées. Ne faut-il pas mûrir la pilule, lui donner consistance? Et dans ces conditions heurts, chocs, chutes, cahots entrent dans le programme. Ce fol trimbalement dure des heures et des heures.

PL. I



Enfin la mère, jugeant la chose bonifiée à point, s'écarte un peu à la recherche d'un emplacement favorable. Le père garde, accroupi sur le trésor. Si l'absence de sa compagne se prolonge, il se distrait de ses ennuis en faisant rapidement tourner sa pilule entre ses jambes postérieures, dressées en l'air. Il jongle en quelque sorte avec la chère bille; il en éprouve la perfection sous les branches courbes de son compas. A le voir se trémousser dans cette joyeuse pose, qui mettrait en doute sa vive satisfaction du père de famille assuré de l'avenir des siens? C'est moi, semble-t-il dire, c'est moi qui l'ai pétri, ce pain mollet si rond; c'est moi

qui l'ai boulangé pour mes fils. Et il exhause, en vue de tous, ce magnifique certificat de laborieux.

Cependant la mère a fait choix de l'emplacement. Une dépression est creusée, simple amorce du terrier en projet. La pilule est amenée à proximité. Le père, gardien vigilant, ne s'en dessaisit pas, tandis que la mère fouille des pattes et du chaperon. Bientôt la fossette est suffisante pour recevoir la bille, chose sacrée dont le contact immédiat s'impose: l'insecte doit la sentir osciller en arrière, sur son dos, à l'abri des parasites, pour se décider à creuser plus avant. Il redoute ce qui pourrait arriver au petit pain abandonné sur le seuil du terrier jusqu'à l'achèvement de la demeure. Aphodies et mouchérons ne manquent pas, qui s'en empareraient. Surveiller et se méfier est prudent.

La pilule est donc introduite, à demi incluse dans l'ébauche de cuvette. La mère, en dessous, enlace et tire; le père, en dessus, modère les secousses et prévient les éboulements. Tout va bien. La fouille est reprise, et la descente se continue, toujours avec la même prudence, l'un des Sisyphes entraînant la pièce, l'autre réglant la chute et déblayant ce qui pourrait gêner la manœuvre. Encore quelques efforts, et la pilule disparaît sous terre avec les deux mineurs. Ce qui suit ne peut être, un certain temps encore, que la répétition de ce que nous venons de voir. Attendons une demi-journée environ.

Si notre surveillance ne s'est pas lassée, nous verrons le père reparaître seul à la surface et se blottir dans le sable non loin du terrier. Retenue là-bas par des soins où son compagnon ne lui serait d'aucun secours, la mère retarde habituellement sa sortie jusqu'au lendemain. Enfin elle se

montre. Le père sort de la cachette où il somnolait, et la rejoint. Le couple, de nouveau réuni, va au monceau de vivres, s'y restaure, puis y taille un second lopin, auquel tous les deux collaborent encore, tant pour le modelage que pour le charroi et la mise en silo.

Cette fidélité conjugale m'agrée. Est-elle bien la règle? Je n'oserais l'affirmer. Il doit y avoir là des volages qui, dans la mêlée sous un large gâteau, oublient la première boulangère dont ils ont été les mitrons, et se vouent au service d'une autre, rencontrée par hasard; il doit y avoir des ménages temporaires, divorçant après une simple pilule. N'importe: le peu que j'ai vu me donne haute estime des mœurs familiales du Sisyphe.

Résumons ces mœurs avant d'en venir au contenu du terrier. Tout autant que la mère, le père travaille à l'extraction et au modelage de la pièce qui sera la dot d'une larve; il prend part au charroi, avec un rôle secondaire il est vrai; il veille sur le pain lorsque la mère s'absente à la recherche du point où se creusera le caveau; il prête assistance aux travaux de fouille; il voiturer au dehors les déblais de la crypte; enfin, pour couronner ces qualités, il est, dans une large mesure, fidèle à son épouse.

Le Scarabée nous montre quelques-uns de ces traits. Il pratique assez volontiers la manipulation de la pilule à deux, il connaît le charroi par double attelage en sens inverse. Mais, répétons-le, cette mutualité de services a pour mobile l'égoïsme: les deux collaborateurs travaillent et véhiculent la pièce à leur seule intention. C'est pour eux tourte de festin et rien autre. En son ouvrage concernant la famille, la mère Scarabée n'a pas d'auxiliaire. Seule elle

conglobes sa sphère, l'extrait du tas, la roule à reculons, dans la posture renversée qu'adopte le mâle du couple Sisyphe; seule elle creuse le terrier, seule elle emmagasine. Oublieux de la pondeuse et de la nitée, l'autre sexe ne concourt en rien à l'exténuante besogne. Quelle différence avec le pilulaire nain!

Pilule du Sisyphe de Schœffer.



L'heure est venue de visiter le terrier. C'est, à une médiocre profondeur, une niche étroite, juste suffisante aux évolutions de la mère autour de son ouvrage. Par son exigüité, le logis nous apprend que le père ne peut y prolonger son séjour. L'atelier prêt, il doit se retirer pour laisser à la modelieuse liberté de mouvements. Nous l'avons vu, en effet, remonter à la surface bien avant la mère.

Le contenu de la crypte consiste en une seule pièce, chef-d'œuvre de plastique. C'est une mignonne réduction de la poire du Scarabée, réduction qui, par sa petitesse, fait mieux valoir le poli des surfaces et la gracieuseté des courbures. Son grand diamètre oscille entre douze et dix-huit millimètres. L'art des bousiers a là son produit le plus élégant.

Mais cette perfection est de brève durée. Bientôt la gentille poire se couvre d'excroissances noueuses, noires, contournées, qui la déparent de leurs verrues. Une partie de la surface, intacte du reste, disparaît, voilée par un amas

informe. L'origine de ces disgracieuses nodosités m'a tout d'abord dérouté. Je soupçonnais quelque végétation cryptogamique, quelque sphériacée, par exemple, reconnaissable à son encroûtement noir et mamelonné. La larve m'a tiré d'erreur.

C'est, comme de règle, un ver courbé en crochet, porteur sur le dos d'une ample poche ou gibbosité, signe d'un prompt fienteur. Comme celui du Scarabée, il excelle, en effet, à boucher les pertuis accidentels de sa coque avec un jet instantané de ciment stercoral, toujours en réserve dans la besace. Il pratique, en outre, un art de vermicellerie inconnu des pilulaires, sauf du Scarabée à large cou, qui d'ailleurs en fait rarement usage.

Les larves des divers bousiers utilisent les résidus digestifs à crépir de stuc leur loge, qui, par son ampleur, se prête à ce mode de débarras, sans qu'il soit nécessaire d'ouvrir des fenêtres momentanées par où s'expulsera l'ordure. Soit pour cause de large insuffisant, soit pour d'autres motifs qui m'échappent, la larve du Sisyphe, la part faite à l'enduit réglementaire de l'intérieur, évacue au dehors l'excédent de ses produits.

Suivons de près une poire lorsque la recluse est déjà grandelette. Un moment ou l'autre, il nous arrivera de voir un point quelconque de la surface s'humecter, se ramollir, s'amincir; puis, à travers l'écran sans consistance, un jet d'un vert sombre s'élèvera, s'affaissant sur lui-même, se tire-bouchonnant. Une verrue de plus est formée. Elle deviendra noire par la dessiccation.

Que s'est-il donc passé ? Dans la paroi de sa coque, la larve a ouvert une brèche temporaire; et, par le soupirail où

reste encore un mince voile, elle a expulsé l'excès de ciment dont elle ne pouvait faire emploi chez elle. Elle a fienté à travers la muraille. La lucarne volontairement pratiquée ne trouble en rien la sécurité du ver, car elle est aussitôt bouchée, et de façon hermétique, avec la base du jet, que comprime un coup de truelle. Avec un bouchon si prestement mis en place, les vivres se conserveront frais malgré de fréquentes trouées à la panse de la poire. Nul risque de l'afflux de l'air sec.

La même pilule, avec déjections de la larve à travers la paroi.



Le Sisyphe paraît aussi au courant du péril auquel s'exposerait plus tard, en temps de canicule, sa poire si petite et si peu profondément enterrée. Il est très précoce. Il travaille en avril et mai, alors que l'atmosphère est clémente. Dès la première quinzaine de juillet, avant que soient venus les terribles jours caniculaires, sa famille rompt les coques et se met en recherche du monceau qui lui fournira le vivre et le couvert pendant la brûlante saison. Viendront après les courtes liesses de l'automne, la retraite sous terre pour la torpeur de l'hiver, le réveil printanier, et enfin, pour clore le cycle, la fête des pilules roulées.

Une observation encore sur le compte du Sisyphe. Mes six couples sous cloche métallique m'ont fourni cinquante-

sept pilules peuplées. Ce recensement fait foi de neuf naissances en moyenne par ménage, nombre que le Scarabée sacré est loin d'atteindre. A quelle cause rapporter la florissante nitée? Je n'en vois qu'une: le père travaillant à l'égal de la mère. Des charges de famille qui excéderaient Les forces d'un seul ne sont pas trop lourdes, supportées à deux.

II

Table des matières

LE COPRIS LUNAIRE. — L'ONITIS BISON

Inférieur de taille au Copris espagnol et moins exigeant que lui en douceur de climat, le Copris lunaire (*Copris lunaris* Lin.) va nous confirmer le dire du Sisyphe sur le rôle du concours du père dans la prospérité de la famille. Nos pays n'ont pas son égal en bizarrerie des atours masculins. Corne sur le front ainsi que l'autre; au milieu du corselet, promontoire à double crénelure; aux épaules, pointe de hallebarde et profonde entaille en croissant. Le climat de la Provence et la parcimonie des vivres dans les garrigues du thym ne lui conviennent pas. Il lui faut des régions moins arides, à pâturages où les galettes bovines lui fournissent copieuse provende.

Copris lunaris.



Ne pouvant compter sur les rares sujets que l'on rencontre ici de loin en loin, j'ai peuplé ma volière avec des étrangers envoyés de Tournon par ma fille Aglaé. Le mois d'avril venu, elle se livra, sur ma demande, à d'infatigables

recherches. Rarement tant de bouses de vache ont été soulevées du bout de l'ombrelle; rarement, avec telle affection, doigts délicats ont rompu les tourtes des pacages. Au nom de la science, merci à la vaillante!

Le succès répondit au zèle déployé. J'étais possesseur de six couples, immédiatement installés dans la volière où l'année précédente avait travaillé le Copris espagnol. Je sers le mets national, l'opulente fouace fournie par la vache de ma voisine. Aucun signe de nostalgie parmi les dépaysés, qui bravement se mettent à l'ouvrage sous le mystérieux couvert du gâteau.

Au milieu de juin, première fouille. Je suis ravi de ce que met à nu, petit à petit, ma lame de couteau, abattant la terre par tranches verticales. Dans le sable, chaque couple s'est creusé une salle superbe, comme jamais le Scarabée sacré ni le Copris espagnol ne m'en ont montré d'aussi spacieuse et d'aussi hardie en portée de voûte. Le grand axe mesure un décimètre et demi et au delà ; mais le plafond, très surbaissé, n'a guère que cinq à six centimètres de flèche.

Le contenu répond à l'exagération du logis. C'est une pièce digne des noces de Gamache, une tourte de l'ampleur de la main, d'épaisseur médiocre et de contour variable. J'en trouve d'ovales, de courbées en rein, d'étoilées en courtes digitations, d'allongées en langue de chat. Caprices de mitron que ces menus détails. L'essentiel, l'immuable, c'est ceci: dans les six boulangeries de ma volière, les deux sexes sont toujours présents à côté du monceau de pâte qui, malaxée suivant les règles, maintenant fermente et mûrit.

PL. II



Que prouve cette longue durée de la vie en ménage? Elle prouve que le père a pris part à l'excavation de la crypte, à l'emmagasinement des victuailles cueillies sur le seuil de la porte brassée par brassée, au pétrissage de tous les lopins en un bloc unique, mieux apte à se bonifier. Un encombrant désœuvré, un inutile, ne resterait pas là ; il remonterait à la surface. Le père est donc un collaborateur assidu. Son concours semble même devoir se prolonger encore. Nous verrons.

Bonnes bêtes, ma curiosité vient de troubler votre ménage; mais vous en étiez aux débuts, vous appendiez, comme on dit, la crémaillère. Peut-être est-il dans vos

moyens de refaire ce que je viens de saccager. Essayons. L'établissement est remis en état avec des vivres frais. C'est à vous maintenant d'excaver de nouveaux terriers, d'y descendre de quoi remplacer le gâteau que je vous ai dérobé, et de subdiviser après le bloc, amélioré par le repos, en rations convenables aux besoins des larves. Le ferez-vous? Je l'espère.

Ma foi dans la persévérance des ménages éprouvés n'a pas été déçue. Un mois plus tard, au milieu de juillet, je me permets une seconde visite. Les celliers sont renouvelés, aussi spacieux qu'au début. En outre, ils sont à l'heure actuelle capitonnés d'un molleton de bouse sur le plancher et une partie des parois latérales. Les deux sexes sont encore présents; ils ne se quitteront qu'à la fin de l'éducation. Le père, moins bien doué en tendresse familiale, ou peut-être plus craintif, cherche à se dérober par le couloir de service à mesure que la lumière pénètre dans la demeure effractionnée; la mère ne bouge pas, accroupie sur ses chères pilules, pruneaux ovoïdes semblables à ceux du Copris espagnol, mais un peu moindres.

Connaissant la modeste collection de ce dernier, je suis tout surpris de ce que j'ai maintenant sous les yeux. Dans la même loge, je compte jusqu'à sept et huit ovoïdes, rangés l'un contre l'autre et dressant en haut leur bout mamelonné, à chambre d'éclosion. Malgré son ampleur, la salle est encombrée; à peine le large reste pour le service des deux surveillants. On dirait le nid d'un oiseau garni de ses œufs, sans place vide.

La comparaison s'impose. Que sont, en effet, les pilules du Copris? Ce sont des œufs d'un autre genre, où l'amas nutritif de l'albumen et du vitellus est remplacé par une boîte de conserves alimentaires. Ici le bousier rivalise avec l'oiseau, le dépasse même. Au lieu de puiser en lui, par le seul travail occulte de l'organisation, de quoi fournir au développement avancé du jeune, il fait acte d'industrie et alimente par artifice le vermisseau qui, sans autre secours, atteindra la forme adulte. Il ne connaît pas les longues fatigues de l'incubation; le soleil couve pour lui. Il n'a pas les continuels soucis de la becquée, qu'il prépare à l'avance et distribue en une seule fois. Il ne quitte jamais le nid. Sa surveillance est de tous les instants. Père et mère, vigilants gardiens, n'abandonnent la demeure que lorsque la famille est apte à sortir.

L'utilité du père est manifeste tant qu'il faut creuser un logis et amasser du bien; elle est moins évidente lorsque la mère taille sa niche en rations, façonne ses ovoïdes, les polit, les surveille. Est-ce que le galant participerait, lui aussi, à ce délicat travail, qui semble réservé aux tendresses féminines?

Sait-il, du tranchoir de la patte, détailler la fouace, en détacher le volume requis pour la subsistance d'une larve et arrondir la pièce en une sphère, ce qui abrégierait d'autant l'ouvrage, repris et perfectionné par la mère? Connaît-il l'art de calfeutrer les fissures, de réparer les brèches, de souder les crevasses, de ratisser les pilules et d'en extirper les végétations compromettantes? A-t-il pour la nitée les soins que prodigue la mère isolée dans les terriers du Copris

espagnol? Ici les deux sexes sont ensemble. S'occupent-ils l'un et l'autre de l'éducation de la famille?

J'ai essayé d'obtenir la réponse en logeant un couple de Copris lunaires dans un bocal voilé d'un étui de carton, qui me permettait à volonté et rapidement le jour ou les ténèbres. Surpris à l'improviste, le mâle était juché sur les pilules presque aussi souvent que la femelle; mais, tandis que la mère bien des fois persistait dans ses méticuleuses occupations de nourricerie, polissage avec le plat de la patte et auscultation des pilules, lui, plus poltron et moins absorbé, se laissait choir, aussitôt le jour fait, et courait se blottir dans un recoin de l'amas. Nul moyen de le voir à l'ouvrage, tant il est prompt à fuir la lumière importune.

S'il a refusé de me montrer ses talents, sa présence sur le pinacle des ovoïdes à elle seule les trahit. Il n'était pas pour rien dans cette posture inconmode, peu propice aux somnolences d'un désœuvré. Il surveillait donc comme sa compagne, il retouchait les points avariés, il écoutait à travers les parois des coques les progrès des nourrissons. Le peu que j'ai vu m'affirme que le père rivalise presque avec la mère dans les soins du ménage jusqu'à la finale émancipation de la famille.

A ce dévouement paternel, la race gagne en nombre. Dans le manoir du Copris espagnol, où la mère seule séjourne, se trouvent quatre nourrissons tout au plus, souvent deux ou trois, parfois un seul. Dans celui du Copris lunaire, où les deux sexes cohabitent et se viennent en aide, on en compte jusqu'à huit, le double de la plus forte population de l'autre. Le père laborieux a là magnifique témoignage de son influence sur le sort de la maisonnée.

Outre le travail à deux, cette prospérité exige une condition sans laquelle le zèle du couple ne saurait suffire. Avant tout, pour se donner famille nombreuse, il faut avoir de quoi la nourrir. Rappelons le mode d'approvisionnement des Copris en général. Ils ne vont pas, à l'exemple des pilulaires, cueillir çà et là un butin qui se conglobe en sphère et se roule ensuite au terrier; ils s'établissent directement sous le monceau rencontré, et s'y taillent, sans quitter le seuil de la demeure, des brassées emmagasinées une par une jusqu'à suffisante récolte.

Le Copris espagnol exploite, du moins dans mon voisinage, le produit dur mouton. C'est de qualité supérieure, mais peu copieux, même lorsque le fournisseur est dans les meilleures dispositions intestinales. Aussi le tout est-il enfourné dans l'ancre de l'insecte, qui désormais ne sort plus, retenu sous terre par les soins du ménage, n'y eût-il à surveiller qu'un seul nourrisson. Le chiche morceau ne peut habituellement fournir de la matière que pour deux ou trois larves. La famille est donc réduite, faute de vivres disponibles.

Le Copris lunaire travaille dans d'autres conditions. Son pays lui permet la tourte bovine, grenier d'abondance où l'insecte trouve, sans l'épuiser, de quoi subvenir aux besoins de lignée florissante. A cette prospérité concourt l'ampleur du logis, dont la voûte, exceptionnelle de hardiesse, peut abriter un nombre de pilules incompatible avec le terrier moins spacieux du Copris espagnol.

Faute de large à la maison et de huche bien garnie, ce dernier se modère dans le nombre des fils, parfois réduit à un seul. Serait-ce pauvreté des ovaires? Non. Dans une

étude antérieure, j'ai montré qu'avec de la place libre et du pain sur la planche, la mère peut doubler, et au delà, l'habituelle nitée. J'ai dit comment aux trois ou quatre ovoïdes je substituais une miche pétrie de ma spatule. Par cet artifice, qui donnait du large dans l'étroite enceinte du bocal et fournissait nouvelle matière à modelage, j'ai obtenu de la pondreuse une famille totale de sept. Résultat superbe, mais bien inférieur à celui que me vaut l'expérimentation suivante, mieux conduite.

Cette fois, je soustrais les pilules à mesure, moins une, afin de ne pas trop décourager la mère par mes rapt. Ne trouvant sous la patte rien des produits antérieurs, elle se laisserait peut-être d'un travail sans résultat. Lorsque la miche, son ouvrage, a reçu emploi, je la remplace par une autre de ma façon. Je continue de la sorte, enlevant l'ovoïde qui vient de se parachever, et renouvelant, jusqu'à refus de l'insecte, le bloc alimentaire épuisé.

Cinq à six semaines, avec une patience inaltérable, l'éprouvée recommence et persiste à peupler sa loge toujours vide. Enfin arrivent les jours caniculaires, rude période qui suspend la vie par son excès de chaleur et d'aridité. Mes miches sont dédaignées, si scrupuleuse qu'en soit la confection. La mère, que la torpeur gagne, se refuse au travail. Elle s'ensevelit dans le sable, à la base de la dernière pilule, et attend là, immobile, l'ondée libératrice de septembre. La persévérante m'a légué treize ovoïdes, tous modelés à perfection, tous munis d'un œuf; treize, nombre inouï dans les fastes du Copris; treize, dix de plus que la ponte normale.

La preuve est faite: si le bousier cornu restreint sa famille dans des limites étroites, ce n'est nullement par misère ovarienne, mais par crainte de famine.

N'est-ce pas ainsi que les choses se passent en notre pays, menacé de la dépopulation, à ce que dit la statistique? L'employé, l'artisan, le fonctionnaire, l'ouvrier, le teneur de boutique à modeste négoce sont chez nous multitude, chaque jour s'accroissant; et tous, ayant à peine de quoi vivre, se gardent, autant que faire se peut, d'appeler autour de la table si mal garnie un surcroît de convives. Lorsque la miche fait défaut, le Copris n'a pas tort d'en venir presque au célibat. De quel droit jeterions-nous la pierre à ses imitateurs? De part et d'autre, c'est prudence. Mieux vaut l'isolement qu'un entourage de bouches affamées. Qui se sent l'épaule assez forte pour lutter contre sa misère personnelle recule effrayé devant la misère d'un foyer populeux.

Au bon vieux temps, le remueur de glèbe, le paysan, assise fondamentale de la nation, trouvait accroissement de richesse dans une famille nombreuse. Tous travaillaient et apportaient leur morceau de pain au frugal repas. Tandis que l'aîné guidait l'attelage de labour, le plus jeune, étrennant sa première culotte, conduisait à la mare la couvée de canetons.

Ces mœurs patriarcales se font rares. Ainsi le veut le progrès. Certes oui, c'est un sort digne d'envie que de gigoter sur une double roue avec des gestes d'araignée au désespoir; mais le progrès a son revers de médaille: il amène le luxe, il crée des besoins dispendieux.

Dans mon village, la moindre fille de fabrique, gagnant ses vingt sous par jour, se met, le dimanche, des vessies bouffantes aux épaules et des aigrettes à la coiffure comme les grandes dames; elle a ombrelle à poignée d'ivoire, chignon rembourré, souliers vernis ornés de rosaces à jour ainsi que des dentelles. Ah! gardeuses de dindons, je n'ose, avec ma veste de toile, vous regarder passer devant ma porte, sur la grande route, qui est votre promenade de Longchamps. Vous m'humiliez de votre pimpante toilette.

De leur côté, les jeunes gens sont assidus au café, autrement luxueux que l'antique cabaret. Ils y trouvent vermouth, bitter, absinthe, amer Picon, enfin la collection entière des drogues abrutissantes. De tels goûts rendent la terre trop basse, la motte trop dure. Les recettes n'étant pas proportionnelles aux dépenses, on quitte les champs pour la ville, mieux favorable, s'imagine-t-on, au pécule. Hélas! ici pas plus que là-bas l'épargne n'est possible. L'atelier, que guettent en foule les occasions de dépense, enrichit moins encore que la charrue. Mais il est trop tard: le pli est pris, et l'on reste miséreux citadin, redoutant la famille.

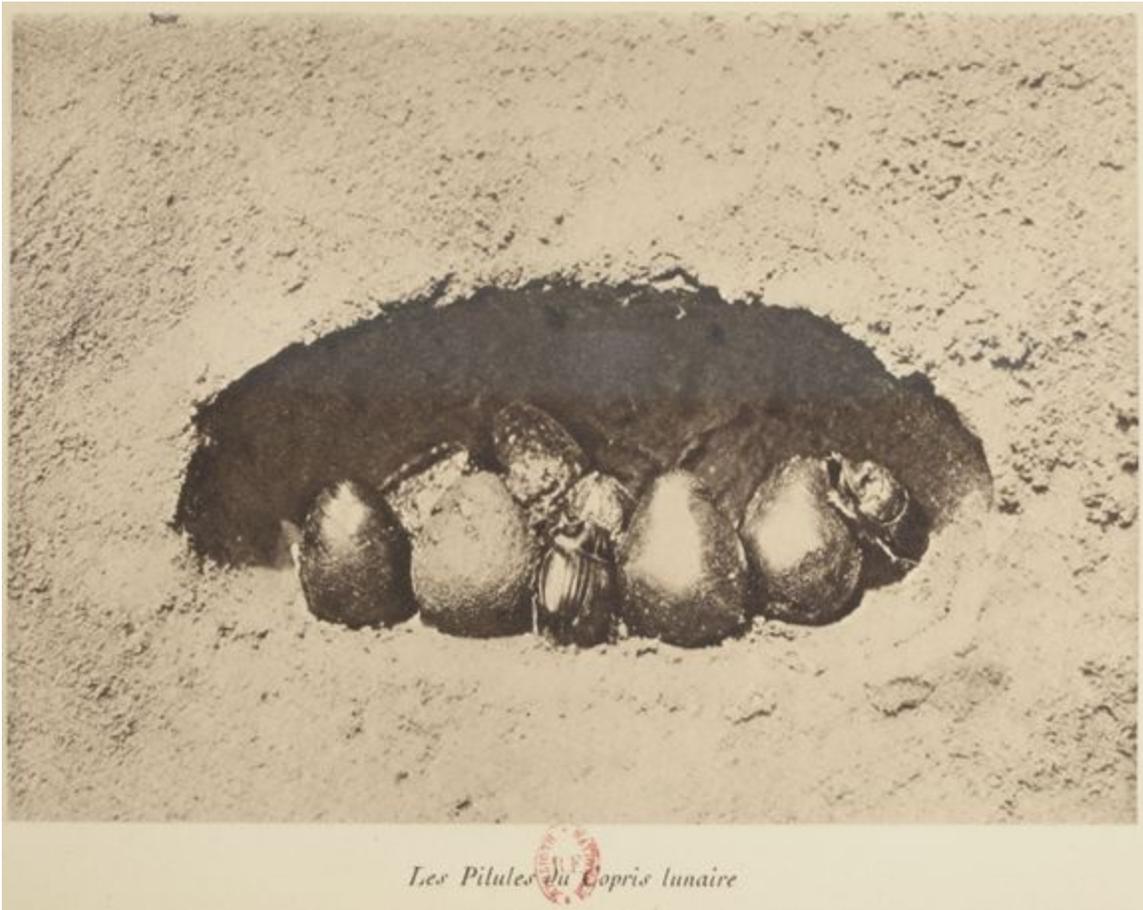
Magnifique de climat, de fertilité, de position géographique, le pays cependant est envahi par une avalanche de cosmopolites, aigrefins, exploiters de tout acabit. Autrefois il tenta le Sidonien, coureur des mers; le Grec pacifique, nous apportant l'alphabet, la vigne, l'olivier; le Romain, rude dominateur qui nous a légué des brutalités bien difficiles à extirper. Sur cette riche proie se sont rués le Cimbre, le Teuton, le Vandale, le Goth, le Hun, le Burgonde, le Suève, l'Alain, le Franck, le Sarrasin, hordes venues des

quatre vents du ciel. Et ce mélange hétéroclite se fondit, absorbé par la nation gauloise.

Aujourd'hui l'étranger lentement s'infiltré parmi nous. Une seconde invasion de barbares nous menace, pacifique il est vrai, troublante toutefois. Notre langage, fait de clarté et d'harmonie, deviendra-t-il jargon nébuleux, à raucités exotiques? Notre caractère généreux sera-t-il déshonoré par de rapaces mercantis? Le pays des pères cessera-t-il d'être une patrie pour devenir un caravansérail? C'est à craindre, si le vieux sang gaulois n'est plus de force à submerger encore une fois cette invasion.

Espérons qu'il en sera ainsi. Écoutons ce que nous enseigne le bousier cornu. Famille nombreuse exige des vivres. Mais le progrès amène de nouveaux besoins, coûteux à satisfaire; et nos revenus sont loin de suivre la même progression. N'ayant pas assez pour six, ni cinq, ni quatre, on vit à trois, à deux, ou même on reste seul. Avec de tels principes, une nation, de progrès en progrès, s'achemine au suicide.

PL. III



Revenons donc en arrière, élaguons nos besoins artificiels, fruits malsains d'une civilisation surchauffée; remettons en honneur la rustique sobriété de nos pères; restons aux champs, où nous trouverons, dans la glèbe, nourrice suffisante si nos désirs sont modérés. Alors, et seulement alors, refleurira la famille; alors, affranchi de la ville et de ses tentations, le paysan nous sauvera.

Le troisième bousier qui m'a révélé le don de l'instinct paternel est encore un étranger. Il me vient des environs de Montpellier. C'est l'Onitis Bison ou, suivant d'autres, le Bubas Bison. Entre les deux noms génériques je ne choisirai pas, les subtilités de la nomenclature m'étant indifférentes.